Yann Beuron. « Révélation Musicale de l'Année 1999 » (prix décerné par le Syndicat Professionnel de la Critique), Yann Beuron est issu du Conservatoire National Supérieur de Musique de Paris (classe d'Anna Maria Bondi) où il obtient à l'unanimité un premier prix de chant en 1996).

En décembre 1995, il chante Belmonte dans *Die Entführung aus dem Serail* à l'Opéra du Rhin sous la direction de William Christie. L'année suivante, il fait ses débuts dans la nouvelle production d'*Hippolyte et Aricie* de Rameau au Palais Garnier, salle à laquelle il est retourné en 2004, pour une nouvelle production de *L'Heure espagnole* de Ravel et en 2006 pour une nouvelle production d'*Iphigénie en Tauride*. Dès lors les engagements se multiplient, en France et à l'étranger : *Cosi fan tutte* à Bordeaux et Stuttgart, *Idomeneo* à Marseille, *Don Giovanni* à Lisbonne, *Il Barbiere di Siviglia* et *Mignon* à Toulouse, *La Cenerentola* à la Monnaie de Bruxelles et à Lausanne, *Falstaff* à Marseille et au Festival d'Aix-en-Provence, *La Belle Hélène* au Théâtre du Châtelet et *Hamlet* au Royal Opera House Covent Garden. En 2003, Yann Beuron a fait ses débuts aux États-Unis avec le San Francisco Opera (*Il Barbiere di Siviglia*). Régulièrement invité à se produire en concert, Yann Beuron a chanté avec l'Orchestre National de France, l'Orchestre du Capitole de Toulouse, l'Orchestre de Bordeaux-Aquitaine, l'Ensemble Orchestral de Paris, l'Orchestre Philharmonique de Radio France et l'Orchestre Philharmonique de Rotterdam. Il a enregistré de nombreux disques, dont les mélodies de Roussel.

Billy Eidi. Pianiste français d'origine libanaise, élève de Magda Tagliaferro, Jacques Coulaud et Jean Micault (Licence de concert de l'École normale de musique). Second Prix du concours international Viotti-Valsesia (1981), Grand Prix de l'Académie Charles Cros, et Grand Prix de la Nouvelle Académie du disque français (1993)

Il défend particulièrement le répertoire romantique et la musique française du XXe siècle. C'est en outre un passionné de la mélodie française, qui œuvre inlassablement pour une meilleure connaissance et un renouveau du genre. Il a enregistré de nombreux compacts : œuvres de piano (Sauguet, Milhaud, Scriabine, Sacre, Satie, Poulenc) et mélodies (Ravel, Debussy, Roussel, Poulenc, Honegger, Chausson, Satie, Delage). Son CD des mélodies de Guy Sacre a obtenu le « Recommandé » de la revue Répertoire, et son CD consacré au piano de Séverac le « Diapason d'or ». L'intégrale des mélodies de Roussel dont il est le maître d'œuvre a été récompensée d'un « Choc » du Monde de la musique.

Il est professeur au C.N.R. de Paris et au C.N.S.M. de Lyon, ainsi qu'aux Académies d'été de Nice et de Nancy.

Ce concert — entrée libre — est proposé par la

Société Wilhelm Furtwängler
Association Loi 1901
c/o Philippe Leduc
1, avenue Raymond Poincaré
94290 Villeneuve-le-Roi
www.furtwangler.net

Société Wilhelm Furtwängler

Yann Beuron • Billy Eidi

Deux courants circulent dans cette heure musicale, apparemment étrangers l'un à l'autre : d'une part la mélodie française, d'autre part le *Klavierstück* romantique. On verra pourtant qu'ils se rejoignent et parfois se confondent : ce n'est pas le moindre intérêt de ce programme que de nous offrir ainsi des « goûts réunis ».

Roussel, auteur de trois douzaines de mélodies, parmi lesquelles quelques fleurons bien reconnus du genre, et quelques joyaux toujours à découvrir, est ici représenté sous deux aspects différents. Les « poèmes chinois » (1908 et 1927), la mélodie d'après Georges Ville (1935), économisent le temps comme l'espace, visent vite, touchent juste, et sur l'éternel sujet de l'amour tracent trois tableautins contrastés, efficaces et précieusement ciselés. Au contraire, dans *Adieux* (1907), sur ce thème auquel entre tous il incline, il fait choix d'un long poème, entre dans la progression du poète, épouse son souffle et ne craint pas la houle d'un sombre lyrisme.

À ces « adieux » meurtris font écho les deux morceaux de Reger, autant celui qu'il rédige au lendemain de la mort de Brahms, dont il sembla si longtemps une sorte de réplique, que celui où, d'une plume un peu tremblante, il détourne vers ses propres rives la célèbre *Berceuse* de Chopin : plus qu'un adieu, ce *larghetto*, qui fut en effet — le hasard est un prodigieux metteur en scène — la dernière pièce du piano de Reger (1915).

Comme ceux de Chausson (*Le Colibri* date de 1880 ; la *Sérénade*, plus docile aux philtres wagnériens, est de 1887), les longs débuts de Fauré sont inscrits sous le signe de Schumann, de Chopin, voire de Mendelssohn, et c'est chez lui qu'on voit le mieux comment la mélodie française a d'abord procédé du lied allemand, avec à la fois ses splendeurs et ses vicissitudes. Les deux mélodies empruntées à Richepin (1889) ont beau ouvrir le glorieux *Troisième Recueil*, elles regardent encore, autant par la musique que par les paroles, vers ce passé récent. Fauré s'y montre capable de violence, d'emphase, peut-être même d'empâtement. Tout autres sont les cinq *Mélodies de Venise* (1891), où il rejoint pour de bon ce Verlaine qui lui a déjà inspiré un immortel *Clair de lune*. On ne se trompe guère en voyant dans la poésie verlainienne la clé si longtemps cherchée par Fauré, et qui le fait pénétrer enfin en lui-même. À l'équivoque « bergamasque », aux jeux, aux faux-semblants, aux aigres douceurs, aux vaines tendresses du poète correspond cette matière musicale infiniment subtile, ce langage tout en feintes et nuances, « sans rien en lui qui pèse ou qui pose », où pourtant l'émotion affleure à chaque ligne. Des « vénitiennes », on retient à jamais, par-delà les staccatos de mandoline et les protestations d'amour, ce nocturne esseulé où monte la voix du rossignol, — l'oiseau-prophète, par excellence, des amours mortes et des bonheurs enfuis.

Nul ne s'étonnera qu'à ces masques plus vrais que les héros insignifiants du réel, qu'à ce bocage verlainien lentement envahi d'ombre et de mélancolie, qu'à ce mélange d'ironie et de désespérance puissent répondre, chez Schumann, la plus belle pièce jamais inspirée par le crépuscule, — et chez le jeune Strauss, si méconnu des amateurs d'opéra, ce morceau songeur et frissonnant où l'eau s'égoutte avec les larmes : *il pleure* dans notre cœur, et nous n'avons pas quitté Verlaine…

Guy Sacre.

L'Archipel, Paris Xe — Samedi 28 octobre 2006

Récital

Yann Beuron *ténor*

Billy Eidi *piano*

PROGRAMME

(en italique : les œuvres pour piano seul)

Franz Schubert	*Moment musical en la bémol majeur, op. 94 n°2 (D. 780)*
Albert Roussel	Amoureux séparés, op. 12 n° 2 (H.P. Roché, d'après un poème chinois) Des fleurs font une broderie, op. 35 n° 1 (H.P. Roché, d'après un poème chinois) Adieux, op. 8 n° 1 (Henri de Régnier) Vieilles cartes, vieilles mains, op. 55 n° 1 (Georges Ville)
Max Reger	*Résignation, à la mémoire de Brahms* *(n° 5 des «Fantasiestücke» op. 26)* *Larghetto en ré majeur* *(n° 12 des «Träume am Kamin» op. 143)*
Gabriel Fauré	Cinq Mélodies de Venise, op. 58 (Paul Verlaine) Mandoline En sourdine Green À Clymène C'est l'extase
Robert Schumann	*Des Abends (Au soir)* *(n° 1 des «Fantasiestücke» op. 12)*
Richard Strauss	*An einsamer Quelle (À la source isolée)* *(n° 2 des «Stimmungsbilder» op. 9)*
Ernest Chausson	Le Colibri, op. 2 n° 7 (Leconte de Lisle) Sérénade, op. 13 n° 2 (Jean Lahor)
Gabriel Fauré	Larmes, op. 51 n° 1 (Jean Richepin) Au cimetière, op. 51 n° 2 (Jean Richepin)